

SPECTACLES

France-Soir

Les comédiens répètent par Jacqueline CARTIER

La famille Nohain, rue de la Gaité • Darry Cowl-Lefèvre cherchent un auteur • Des danseurs argentins à l'Odéon

DOMINIQUE NOHAIN me raconte le dimanche qu'il a passé aux courses de Deauville :

— J'y allais pour voir papa. Il ne manque jamais un Grand Prix. Mais comme il est en tournée quelque part en France avec le cirque Spiron, je n'étais pas sûr qu'il puisse rallier Deauville...

Jean Nohain y était. Avec le pilote de l'Aéro-Club de Royan qui l'avait amené en deux heures dix de vol. Je reconstitue le dialogue entre le père et le fils :

— Une bonne nouvelle, papa. Je joue ma pièce *L'instant d'un espace* à partir du 17 septembre à la Gaité-Montparnasse.

« J'ai changé

de titre »

— Parfait. Tu ne seras pas loin de ton oncle ! (Claude Dauphin joue en face, au Théâtre Montparnasse *Le prix*, d'Arthur Miller). Ou quelle pièce ?

— Une comédie à deux avec Fée. (Mme Dominique Nohain s'appelle Fée Calderon, sans pseudonyme. Elle est née comme ça.) Tu comprends, papa, avec elle, je m'entends aussi bien à la ville qu'à la scène. Elle est... (il cherche le qualificatif, ne trouve pas, conclut) : je n'ai pas eu de partenaire comme ça depuis François Périer ! (ils ont créé *Les 13* en 1943). C'est l'histoire d'une cosmonaute qui découvre dans sa capsule un passager clandestin...

— Ça me rappelle quelque chose. Suis-je bête ! Je l'ai vue ta pièce quand tu l'as rodée un soir, la saison dernière, à Fontainebleau. Mais elle ne s'appelait pas comme ça ?

— Deux sans toit. J'ai changé de titre.

Jean Lefèvre vient boire le coup de l'étrier : il s'envole pour la Corse tourner le film de Jean Canolle, *L'âne de Ziliara*.

— Et la pièce que tu dois créer avec Darry Cowl au

Théâtre Fontaine, *Bonjour Beverley*, l'histoire de deux Français à Londres ?

Lefèvre bégaiera

en corse

— On ne la crée plus. (Il fait une tête d'enterrement.) On avait dit à l'auteur, dont c'était la première œuvre, qu'il fallait retravailler le troisième acte avec quelqu'un de métier. On était d'accord sur le nom de Jean Marsan. Je pars en vacances rassuré. Sur le sable de la plage, qui je rencontre ? Marsan. C'est ainsi que j'ai su que le jeune auteur ne l'avait jamais appelé. Je rentre à Paris : la pièce était pire qu'avant. Pour faire rire, Darry et moi, on devait s'accrocher au lustre. Alors on a résilié le contrat. Puglia (le directeur du Fontaine), frénétiquement, pose à la ronde la question : « Vous n'auriez pas une pièce pour Darry et Lefèvre ? », comme s'il allait trouver ça en quinze jours ! En attendant, on a signé chez Philips pour faire un disque. Ce qui prouve qu'on fait un bon tandem.

— Et dans le film, tu vas faire un Corse ? Mais tu n'as pas l'accent !

— Pas d'importance. Je joue un bégue.

Un animateur pour bouillon de culture

Maurice Guillaud arrive en coup de vent. C'est l'animateur le plus occupé de France : celui de la fameuse biennale de Paris (57.000 spectateurs en 1967). Je dis fameuse, car elle avait alors fait du bruit avec *Le radeau de la Méduse*, présenté par un jeune metteur en scène, Alain Savary. C'était le début du théâtre nu.

— Que devient-il, ce jeune homme ?

— Il est à l'étranger. C'est le drame des jeunes : s'ils n'entrent pas dans le néo-clas-

sique, ils n'ont pas de cadre d'accueil. C'est pourquoi la biennale existe, mais un mois sur douze et une année sur deux. L'an prochain, j'espère avoir une salle permanente de 10 heures à minute, où tous les moins de 35 ans qui le voudront présenteront leur spectacle. Il y aura peut-être le diamant dans les scories. Notre but n'est pas de fournir des spectacles, mais un bouillon de culture.

Le mot est joli. En attendant, cette année, seize troupes, dont quatre étrangères, donneront cinquante-deux représentations contre vingt-neuf en 1967. Elles répètent dans des caves, des greniers, certaines sont terrées en province.

Sophie prépare ses

malheurs

Par exemple, Michel Hermon (24 ans), dont le *Britannicus* fut révolutionnaire (on voyait Néron violer Junie), prépare quelque part en Auvergne *Les malheurs de Sophie* avec, en sous-titre, *Chronique de l'enfance hallucinée*.

— Je saurai demain si j'ai mon cinquième lieu scénique : l'Odéon, me dit Guillaud. Cela dépend du ministre. En effet, à côté du Théâtre de la Cité universitaire, du Studio des Champs-Élysées, du T.E.P., du Centre américain, il me faut une plus grande scène du 3 au 12 octobre pour la troupe de Brême et la troupe de Buenos Aires d'Oscar Araiz, un chorégraphe que Maurice Béjart m'avait signalé. Il vient avec vingt-six danseurs.

— Cela doit coûter horriblement cher !

— Nos subventions, moitié Ville de Paris, moitié Affaires culturelles n'y suffiraient pas. Mais Buenos Aires y pourvoit : l'attaché culturel m'a appris que le budget culturel annuel pour cette seule ville était de 2 milliards et demi d'anciens francs.

Silence émerveillé de l'assistance. Ce n'est pas pour rien qu'on a baptisé ce pays l'Argentine.